

Tout autour d'eux n'était que le bruit. Il semblait venir de partout, s'infiltrer partout, devenir tout. Le corps d'Odia n'était plus que cela: du bruit, du bruit, encore du bruit. C'était une pluie de bruit. C'était un déluge de bruit. C'était une avalanche de bruit. Ses bras, ses jambes, des mains, sa peau, son souffle, ses cris s'étaient fondus dans le bruit, le bruit de l'acier qui se tort, qui vibre, qui résonne, qui ploie, qui se déforme, qui s'enfoncé, qui creuse, qui crève, qui se déchire. Leur vie dépendait de ce coffre de métal dans lequel ils avaient trouvé refuge, dans cette malle providentielle qui les contenaient.

Et qui d'autre? Odia ouvrit les yeux mais rien ne changea. Fermés. Ouverts. Même chose. Exactement la même chose. Juste du bruit. Rien que du bruit. Violent, dévorant, qui effaçait tout. Odia se comprima encore plus sur elle-même et elle sentit que quelqu'un l'y aidait, que quelqu'un la serrait encore plus contre son propre corps. Qui? Qui la serrait comme cela? Son maître? Olida Ter? Pavel Tel? Elle sentit une impression de douceur contre sa peau, mais était-ce vrai? Une once aussi onctueuse de toucher pouvait-elle se frayer un chemin dans le fief du son, ou bien ses sens étaient-ils à ce point confus qu'ils ne parvenaient plus à se distinguer les uns des autres? Elle remonta sa main sur ce qui semblait être un bras et sentit sous ses doigts la souplesse d'une fourrure, tandis que derrière son oreille un souffle devint plus profond et un coeur résonna, fort, puissant, serein, apaisant, le coeur d'une personne vivante, pleine de joie, pleine d'espoirs, le coeur d'une personne qui s'était battue et continuerait de se battre pour vivre et faire vivre. Ce bruit ruissela en elle et la réconforta, lui donna chaud, lui donna sommeil, et au milieu du vacarme titanesque qui menaçait de les ensevelir, Odia s'endormit.

Le craquement d'une pierre de silex, puis une flammèche, et enfin des formes ébranlèrent le noir. Odia se réveilla, pelotonnée dans un coin d'une salle d'environ quatre mètres de long sur trois de large dont les murs tapissés d'étagères baignaient dans des îlots de verre brisés et de poussière âcre. De l'autre côté de la pièce, des dos et des profils étaient rassemblés et discutaient tout en mâchant quelque denrée qu'Odia ne pouvait distinguer mais qui attisèrent en elle une faim salvatrice. Elle avait faim. Elle était en vie.

Elle se redressa en serrant contre elle le vêtement qui lui avait servi de couverture, un chaperon brun au tissu inconnu, léger, doux et chaud qu'elle n'avait jamais touché auparavant. Elle le serra un peu plus contre elle et s'approcha du groupe à pas menus, observant ceux vers qui elle se dirigeait. Il y avait son maître et ses enfants, un vieil homme vêtu de frusques dont les bordures de dentelle témoignaient de leur noblesse passée et une femme

bedonnante sertie d'un tablier qui devait être blanc et d'une robe au tissu grossier d'un vert grisâtre qui l'enrobait tout entière. Son visage, qu'Odia ne voyait qu'à moitié, semblait léger et sûr, mais lorsque la femme s'aperçut qu'elle était observée et qu'elle tourna la tête, la jeune servante fit face à une joue fondue et un oeil mort d'où coulait encore des larmes cireuses; son bras droit avait lui aussi subi le même traumatisme: le tissu qui aurait dû le recouvrir était déchiré jusqu'à l'épaule et laissait voir des veines noires et une peau cloquée sous un bandage de fortune qui ne le dissimulait plus qu'à demi. Pourtant, malgré ses blessures, elle sourit à Odia, découvrant par la même occasion une dentition à moitié brisée à la teinte rosée par le sang.

«Ah! Notre petite rescapée s'est réveillée! Viens donc, mon enfant, viens donc manger et boire» et elle ouvrit le cercle pour Odia, révélant une table de fortune faite d'une planche de bois montée sur des strates de livres qui supportait ce qu'Odia reconnut comme étant une partie de leurs provisions auxquelles avaient été ajoutées une bouteille de verre colorée qui semblait contenir une liqueur, ou une boisson du même genre. Odia tendit la main vers une galette qu'elle faillit engouffrer dans la seconde lorsque son regard croisa celui de Pavel Tel. Sombre et absent, une ligne pâteuse filait de chacun de ses yeux vers les commissures de sa bouche. Au-dessus de son oeil droit, lui barrant le sourcil comme une interdiction, une plaie violacée et boursouflée semblait pulser d'une volonté propre. À son côté, il y avait Olida Ter, ses cheveux détachés, emmêlés, constellés de cendres, sa tunique déchirée au niveau de la taille, la main droite emmaillotée dans un bandage carmin, puis Seur Cin Vaaler, un verre dans sa main gauche et sa main droite dans sa poche, un tissu lui barrant le front et l'oeil droit. À sa gauche, le vieil homme aux cheveux blancs qu'Odia avait entr'aperçu l'observait avec un faux rictus qui écrasait ses lèvres craquelées par le temps. Aux contractions régulières de sa mâchoire, Odia crût tout d'abord qu'il était en train de mâcher quelque chose, mais elle s'avisa rapidement de son erreur. Le vieillard n'était pas en train de manger. Il se rongait l'intérieur de ses joues. Enfin, une dernière personne, un jeune homme dont le visage était enfoui dans ses bras, ses bras qui entouraient ses genoux, était assis en boule, recroquevillé comme ces petites créatures à fourrure qui tentent de disparaître à la vue du prédateur qui les a acculées. Personne ne semblait ni manger, ni avoir envie de manger. Odia baissa les yeux sur la galette. Son ventre criait. La salive s'accumulait dans sa bouche. Derrière ses yeux, le manque de sucre s'accumulait en céphalée. Mais elle hésitait. Devait-elle manger? Était-ce toute la nourriture qu'ils possédaient? À quoi avait-elle droit? Avait-elle le droit de manger?

Son maître, sentant son hésitation, posa son verre sur la table de fortune et lui posa sa main libre sur la tête sans un mot, lui faisant comprendre d'un signe de tête qu'elle pouvait se restaurer. Aussi Odia mangea-t-elle la galette avec lenteur, profitant de chaque petite bouchée pour en sentir le goût, se délectant des touches de cannelle, de gingembre et de miel qui lui piquaient la langue. Une fois son maigre repas avalée, elle prit un des verres qui trônaient et se servit un gorgée du liquide de la bouteille. Dès qu'elle l'avalait, elle sentit une chaleur palpitante grandir en elle. Ses muscles se détendirent et il lui sembla qu'ils avaient retrouvé leur force initiale.

«Qu'est-ce que cette boisson» demanda-t-elle en relevant les yeux, sentant la douleur dans son crâne s'étioler avec chaque seconde qui passait.

«Nous ne savons pas, exactement» lui répondit la femme à sa droite. «C'est notre sauveuse qui nous l'a laissée avant de partir examiner les alentours. Étrange personne, cette Matapi» ajouta-t-elle en conclusion sur un ton qui laissait deviner une opinion antérieure différente de celle qu'elle ressentait alors, malgré son incongruité.

À peine avait-elle mentionnée la présence de la Matapi que Leër perçut un changement radical dans l'atmosphère de la salle. Les visages se tournaient les uns vers les autres, chacun paré de la même émotion: l'interrogation. L'ambassadrice s'était attendue à cette réaction. Elle l'avait également ressentie à ce point de l'histoire. Dans le récit officielle, aucune Matapi n'était présente. Une telle divergence ne pouvait manquer d'attiser la curiosité, peut-être même la suspicion, mais cette dernière émotion ne survivrait pas longtemps. Son récit n'était pas simplement celui d'Odia. Il provenait d'elle entièrement, au travers d'un seul intermédiaire, une représentante officielle de la Haute-Seigneurie qui plus est. Le doute n'était pas permis. Ce que Leër leur racontait ne pouvait être que la véritable histoire. Ils accepteraient tout ce qu'elle leur dirait, sans la moindre hésitation.

Depuis l'angle dans lequel il s'était installé, Pic'Vory attira l'attention de Leër:

«Pardonnez-moi de vous couper dans votre récit, Dem Iss Ruy» dit-il, «mais j'ai une question pour vous concernant ce point d'information que vous venez de mentionner.

- Bien sûr, Seur Pic'Vory» lui répondit Leër, usant du même protocole dont il avait fait usage, très certainement pour ne pas générer de rumeur malvenue concernant le lien qui pourrait exister entre eux, et par extension sur la discussion qu'ils avaient eu au sujet du contenu des sacs. «Si je peux y répondre, je le ferai avec plaisir» ajouta-t-elle, tout en sachant

pertinemment ce qu'il allait lui demander.

«Ce n'est pas la première fois que j'entends le récit de la fuite d'Odia d'Ibael-Bourg, mais la personne que vous venez de mentionner m'est totalement inconnue.

- La Matapi?» questionna Leër, ses yeux légèrement plissées par la direction que prenait cet aparté.

«Oui, en effet. Comme je vous l'ai dit, j'ai déjà entendu cette histoire à de nombreuses reprises, mais jamais aucune Matapi ne fut mentionnée. Ce n'est pas que je doute de votre narration, Dem Ambassadrice, mais je trouve étonnant qu'après autant de temps, cet élément n'ait jamais été rapporté par quiconque, pas même au sein de ce peuple.

- Je comprends tout à fait votre situation, Seur Pic'Vory» répondit Leër du ton le plus naturel possible, sans pour autant réprimer le sourire qui pointait sur ses lèvres. «Cependant, je vous assure que sa présence dans le récit d'Odia n'est pas une simple invention de ma part. C'est même tout le contraire. Comme vous le constaterez très bientôt, cette Matapi tient un rôle majeur dans la fuite d'Odia. Peut-être même aussi important que celui qu'a eu Netzâ.»

Le brouhaha que cette révélation provoqua fut à la hauteur de ce à quoi s'était attendu Leër. Des quatre coins de la salle, des exclamations de surprise et d'excitation explosèrent, comme si c'était la Guerre Odiennne elle-même dont ils venaient d'apprendre la fin. Plusieurs des clients de la taverne s'étaient levés et pointaient vers Leër des regards dans lesquels s'entremêlaient l'impatience et l'extase tandis que leur bouche murmuraient des semblants de mots, prémisses à des dizaines de questions impossibles à formuler. À peine retenues par leurs chaperonnes, Manelle et Hidyelle étaient étirées de toute leur petite taille au travers de la table sur laquelle leurs mains étaient appuyées, vibrantes de découvrir ce qui n'était pas seulement inconnu d'elles, mais de tous. Jusqu'ici, elles n'avaient fait que rattraper leur retard sur les autres, mais à partir de maintenant, elles allaient vivre au même rythme que les autres, et cela les comblait d'une joie incandescente.

Toutefois, ce n'était pas leurs réactions qui intéressaient le plus Leër, mais l'attitude sincèrement surprise du Mage de la Guilde.

Lorsqu'il avait posé sa question, elle avait pensé que ce n'était qu'un petit jeu narratif auquel il était en train de s'adonner, une sorte de participation subtile à l'ambiance de la salle, comme le faisaient parfois les complices des conteurs: une question posée de manière nonchalante, comme si sa présence était la plus logique des choses, afin de permettre au

narrateur de glisser un élément qui raviverait la flamme de l'auditoire; ce n'était pas une pratique très courante, mais elle n'était pas non plus totalement inconnue. Ce qui comptait était surtout le moment où la question était glissée. Un bon conteur pouvait anticiper les moments stratégiques de son récit et, sur un simple signe ou à un moment convenu auparavant, un membre jusqu'alors lambda de la foule posait les mots qu'il fallait, sur le ton qu'il fallait, et le feu reprenait de plus belle dans la salle.

Mais l'intervention du Wujoom n'avait jamais eu cette volonté. Elle pouvait le voir dans son regard, ce scintillement caractéristique de la curiosité née de la surprise. Il voulait en apprendre plus sur cette Matapi, c'était évident.

Pourtant, il aurait dû déjà tout savoir sur elle. Même si le récit officiel ne faisait pas mention d'elle, la Guilde aurait dû avoir au moins une trace de son rôle dans cette histoire.

À moins que sa présence ait été totalement occultée par la Guilde elle-même... Mais pourquoi? Pourquoi aurait-elle voulu que le rôle d'un de ses agents soit retiré de l'un des événements les plus importants de l'histoire des Cinq Royaumes?

C'était une question sur laquelle elle allait devoir réfléchir. Mais pas maintenant. Pour le moment, elle avait une histoire à finir.

«Si vous me permettez de continuer mon récit» reprit-elle sans pouvoir entièrement dissimuler son questionnement qui s'imposait sur son visage, «vous vous rendrez rapidement compte qu'Ari devait être exceptionnelle, sur énormément de sujets.»

Dans un chambardement de bruits de chaises, de tables et de bancs, la houle s'apaisa pour redonner sa place au silence attentif dû à la conteuse. Leër se passa la main dans ses cheveux pour chasser une mèche de devant son visage, puis se pencha pour donner à ses paroles prochaines une aura de secret, et continua.

Ainsi, après avoir bu cette étrange boisson, Odia se sentit revigorée, prête à pouvoir repartir. Elle détacha la tunique qui lui recouvrait encore les épaules et voulut la rendre à son propriétaire mais la femme à côté d'elle lui fit signe qu'elle ne lui appartenait pas. Odia regarda alors tout autour d'elle, et comprit: le vêtement appartenait à cette Matapi dont ils venaient de faire mention.

- Quand est-elle partie?» demanda-t-elle à son entourage.

«Il y a une vingtaine de minutes, je pense» lui répondit Seur Cin Vaaler. «Nous avons décidé d'attendre son retour avant de réfléchir à ce que nous allons faire.

- Je te l'ai dit, papa» grinça Olida Ter. «Il est hors de question que nous quittions ce lieu avant la fin de l'attaque. Tu es trop blessé pour partir!»

Olida se tourna vivement vers son maître, portant finalement attention à sa posture. Depuis qu'elle le connaissait, Seur Cin Vaaler avait toujours tenu son verre de la main droite. Pourtant, il le tenait de la main gauche... Odi se précipita vers lui et le prit dans ses bras, pleine de larmes, le questionnant sur son état de mille mots confus.

«Je vais bien, Odi, ne t'en fais pas» lui dit-il en la repoussant délicatement. «C'est juste que... je ne vais plus pouvoir fabriquer de mécanismes d'horlogerie» et il sortit sa main droite de sa poche, dévoilant son avant-bras cerclé par un tissu lourd qui l'enrobait tout entier, masquant une main qui n'était plus là. Odi porta sa propre main droite à sa bouche. Elle ne dit rien. Il n'y eut qu'une grosse larme qui roula sur sa joue. «Tout va bien, Odi. Je suis toujours en vie, et vous aussi. C'est tout ce qui compte.

- Tu peux dire cela» tempêta Olida Ter, «mais tu ne trompes que toi. Tu as perdu trop de sang. C'est déjà un miracle que la Matapi ait pu arrêter ton hémorragie.

- Tu as sans doute raison, ma fille. Mais s'il y a le moindre risque que nous soyons découverts, alors nous partirons, que je sois en état ou pas.

- Tu ne pourras pas soutenir un effort prononcé si jamais nous devons fuir!

- Fais confiance à ton père. Je suis plus coriace que ce que tu penses» lui répondit-il en souriant, mais dans son sourire, Odi put lire le jeu qu'il était en train de jouer, sa tentative de dissimuler la sévérité de son état, et si elle, Odi, avait pu voir cela, il était évident qu'Olida Ter s'en était elle aussi rendue compte. Cependant, plutôt que de contester ses propos, la jeune femme se détourna de son père et quitta la table de fortune avec un geste rageur, le visage empourpré par la colère, et alla s'installer là où Odi s'était réveillée, quelques minutes auparavant. Elle se pencha alors vers l'inconnu qui n'avait toujours pas bougé de sa position quasi foetale, et lui passa la main dans les cheveux tout en lui déposant un léger baiser sur la joue. Ce fut alors qu'Odi se rendit compte que ce jeune homme ramassé sur lui-même, silencieux jusqu'au mutisme, n'était autre que Pavel Tel. À la fois confuse et inquiète, Odi voulut s'approcher de lui mais Seur Cin Vaaler la retint.

«Il ne parle pas. Je pense qu'il vaut mieux le laisser tranquille pour le moment.

- Qu'est-ce qu'il a?» s'inquiéta Odi.

«Physiquement, presque rien. Du moins, c'est ce que la Matapi a dit. Mais cette nuit est dure pour tout le monde, chacun à sa manière. Il va revenir. Laisse-lui un peu de temps.»

Odia s'attarda sur le visage de son jeune maître. D'habitude si plein de vie, ce dernier était mortifié, prêt à se décomposer, comme ces statues de cire que la chaleur s'apprête à déformer. Sa respiration était légère, lointaine; elle semblait avoir disparu, tout comme le sang de ses joues.

Au-dessus d'eux, deux coups, puis quatre coups répétés retentirent. Celle qui semblait avoir été la propriétaire du lieu monta deux échelons d'une échelle de bois épais et désengagea le loquet tout en soulevant l'énorme trappe. De l'entrebâillement s'engouffra une chaleur torride et une forme souple et agile qui se glissa à côté de la gardienne pour se poster devant Odia, une forme aux courbes humaines, au pelage roux et fauve pris dans une tunique d'un bleu sombre dont le tissu rappela un chaperon à Odia. Autour de sa taille, une ceinture de cuir clair serti de gemmes multiples tendait légèrement sur la hanche gauche, là où un petit sac qui semblait à demi rempli d'objets se trouvait. Ses jambes étaient couvertes jusqu'au-dessus de ses genoux par une culotte mi-longue de la même couleur que la tunique et en-dessous, du milieu des tibias jusqu'aux pieds, par des bottes, elles aussi de cuir ouvragé, que des rayures parcouraient. Son visage tournait autour de son museau fin qu'un nez rose tacheté de noir embellissait, un museau duquel de fines dents pointues saillaient, sans pour autant être agressives. Ses oreilles étaient longues et pointues, dressées comme deux étendards, et parcouraient la pièce pour la sonder. Ses yeux, des yeux brillants d'or, immenses, doux et charmants, emplis de bienveillance, étaient posés sur Odia, et Odia était plongée en eux, hypnotisée par leur candeur. C'était des yeux de paradis. Des yeux qu'elle aurait voulu ne jamais quitter.

«Voici ma petite dormeuse» dit la Matapi. «Tu m'as surprise, petite. Je ne m'attendais pas à ce que tu t'endormes avec le chaos qui nous entourait, et pourtant tu l'as fait. Tu as bien dormi?»

Odia ne répondit pas. Elle ne le pouvait pas. Elle était subjuguée.

«Tu t'appelles Odia, et je m'appelle Ari. Ari Ilum Luem-Nuur. Je n'ai pas l'habitude que quelqu'un dorme dans mes bras, mais j'ai aimé ça. J'espère que tu as aimé aussi» et d'un geste de la main elle effleura de ses doigts la joue d'Odia qui rougit immédiatement, hors de tout contrôle et de toute timidité. Ari lui sourit, puis la dépassa et vint prendre dans ses mains le bras droit de Seur Cin Vaaler, parla avec lui tout en faisant glisser une des griffes de sa main droite le long du bras, chuchotant des mots inconnus à Odia mais qui eurent pour effet de redonner le sourire au blessé, comme si sa main amputée venait de repousser. Puis la Matapi prit

le bras droit de la vieille femme et posa sa main sur sa joue droite tout en approchant son visage du sien tandis que, de sa main gauche, elle piocha un objet dans le petit sac accroché à sa ceinture et le frotta contre la joue opposée qui se teinta immédiatement d'un halo orangé d'où semblait jaillir une délicate chaleur. Puis Ari sourit, prit un autre objet de sa bourse et l'appliqua cette fois sur le bras blessé de sa patiente en de petits cercles centrés autour des blessures qui s'y trouvaient. Peu à peu, les saignements cessèrent et les boursouflures diminuèrent. Enfin, elle se pencha sur Pavel Tel et lui murmura quelque chose au creux de l'oreille. L'instant d'après, son regard s'approfondit, virevoltait. Il découvrait l'espace et la vie autour de lui. Il planait cependant encore sur lui une aura de deuil. Il était plus calme, à défaut d'être en paix.

Ari se redressa à côté du jeune homme en silence, mais Odia eut l'impression que quelque chose en elle avait changé. C'était comme si elle était devenue plus faible, comme si un peu de sa vitalité, un peu de sa lumière, était partie de son corps. Elle secoua son visage de gauche à droite pendant un peu plus d'une seconde, bâilla de toutes ses dents, puis elle se pencha, prit la bouteille et la porta à sa bouche, laissant glisser un peu de son liquide en elle avant de la reposer, satisfaite, visiblement plus alerte.

«Très bien. Maintenant, les nouvelles! Je suis sortie explorer les alentours. Il ne reste presque plus rien des maisons tout autour, et celle qui se dressait au-dessus de nos têtes est presque dans le même état. Quelques murs ont résisté, sans doute ceux qui servent de support aux poutres d'acier de cette réserve.

- C'est possible» dit le vieil homme tout en continuant de mâcher l'air. «Cette cave était ma réserve quand j'étais artificier. Elle pourrait résister à bien plus que ce qui nous est tombé dessus. J'ai payé le prix fort pour qu'elle soit résistante, vous voyez, parce que les produits qui étaient ici auraient pu tout faire sauter, mais je ne voulais...

- Arrête de rabâcher, vieux sénile» l'interrompit la femme sur un ton qui témoignait de la longue existence qu'ils avaient partagée. «Excusez-le, il est vieux et il aime parler. Il raconte ses souvenirs dès qu'il le peut.

- Ne vous en faites pas» dit Ari en touchant le crâne dégarni du vieillard qui, à ce contact, eut un subtil mouvement de retrait qui n'aboutit pas. «Je vous écouterai autant que vous le voudrez quand nous serons partis d'ici.

- Vous pensez que c'est possible» la questionna Seur Cin Vaaler. «Nous pourrions partir maintenant?

- Pas tout de suite, j'en ai peur» répondit la Matapi, ses oreilles s'écrasant tandis

qu'elle prononçait ces mots.

- Pourquoi?» lui demanda Givot Pla. «Avez-vous pu observer nos agresseurs? Sont-ils proches de nous?

- Malheureusement, non, je n'ai vu personne, et c'est bien ça qui m'inquiète. Après tout le déploiement de puissance dont ils ont fait preuve, je m'attendais à ce que des patrouilles commencent à être déployées dans les zones qu'ils ont bombardées, mais je n'ai rien vu de tel. C'était comme s'ils préféraient rester loin de toute bataille.

- Lâches!» grinça le vieil homme entre ses dents. «Ce n'est pas comme ça qu'on fait la guerre!

- Parce que, selon vous, il existe une manière correcte de faire la guerre?» l'interrogea Olida Ter d'une voix amère chargée de ressentiments; un tic nerveux agitait sa paupière droite tandis qu'elle fixait le vieil homme, les dents serrées.

«Bien sûr» lui répondit-il. «Si la guerre n'est pas régie par des codes de conduite, ce n'est pas une guerre, c'est un massacre pur et simple.

- *Toutes* les guerres sont un massacre pur et simple» hurla Olida Ter, les yeux incandescents et les poings en avant, luttant contre son désir de violenter le vieil homme «qu'importe la forme qu'elles prennent. Rien ne peut justifier que quiconque fasse usage de la violence envers quelqu'un d'autre. Absolument rien!»

- Comme tu es naïve, ma petite» lui répondit le vieil homme sur un ton douceâtre, condescendant. «Comment crois-tu que le monde actuel se soit formé? Juste avec des mots? Personne n'écoute les mots s'ils ne sont pas accompagnés d'une dose de violence, même potentielle. C'est ça, la réalité du monde, que tu l'acceptes ou non.

- C'est pas parce que le monde a toujours fonctionné d'une certaine manière qu'on doit continuer d'agir de la même façon!

- Et est-ce que ça va changer quoi que ce soit que tu acceptes cela ou non? Tu n'as aucun pouvoir, ma petite. Tu n'es qu...

- Arrêtez de m'appeler *ma petite!*» lui cria Olida Ter, de plus en plus tremblante de colère envers le vieil homme.

- Et pourquoi pas? C'est exactement ce que tu es. Tu cries que tu refuses la violence et pourtant, regarde-toi. Tu n'as qu'une seule envie: me frapper. Tu es exactement ce que tu critiques.»

Olida Ter bondit sur ses pieds. Au coin de ses lèvres, la salive formait une sorte de

pâte légèrement jaunâtre tandis que les muscles de ses mâchoires pulsaient au rythme du sang qui flamboyait dans son corps. Odia voulut se lever, lui prendre la main, lui demander de s'asseoir, de se calmer, de ne pas céder à la rage qui irradiait d'elle, mais elle sentit qu'elle en serait incapable, que quoi qu'elle tente de faire, rien provenant d'elle ne pourrait apaiser sa jeune maîtresse. Elle tourna son regard vers Givot Pla Cin Vaaler, espérant voir en lui ce courage qui lui manquait, mais dans les traits de son maître, dans ses yeux tombants, dans l'affaissement de ses épaules, dans le voile qui recouvrait son visage et ternissait sa peau, elle ne vit que l'acceptation passive de ce que le vieil homme disait, et cela la troubla, car c'était la première fois qu'Odia voyait son maître aussi passif face à un tel mépris manifesté envers sa fille.

C'est alors qu'à côté d'Olida Ter, Ari raffermi sa posture, posa une main sur l'épaule de la jeune femme tout en lui adressant un sourire empli de gentillesse et prit la parole:

«C'est vrai, Seigneur. Vous avez raison quand vous dites que cette jeune femme n'a pas le pouvoir de faire changer le monde.

- Je sais» répondit-il d'une voix ferme.

«Toutefois, vous avez tort sur tout le reste.

- Pardon?!» s'insurgea le vieil homme dont le petit sourire satisfait qui était né avec la première phrase de la Matapi s'était immédiatement effacé après la seconde. «Vous dites que j'ai tort?!

- Tout à fait. Vous avez tort lorsque vous dites que cette jeune femme est à l'image de ce qu'elle conteste. A-t-elle agi de manière violente à votre rencontre? Bien au contraire. Malgré sa colère, elle lutte de toutes ses forces pour *ne pas* faire preuve de violence, car elle sait que cela n'apportera rien. Et c'est dans ce refus que se trouve sa force. Pas physique, bien entendu. Morale.

- Ce n'est pas de la force, ça; c'est de la faiblesse.

- Non, Seigneur. C'est bien de la force. Et c'est une force d'autant plus puissante qu'elle est dirigée non pas contre les autres mais contre soi-même, plus précisément contre ce mouvement permanent de la pensée qui veut que le monde ne soit que comme ce que l'on veut qu'il soit. Elle pourrait s'en prendre à vous. Elle en a la force physique. Cependant, elle s'y oppose de toute la force de sa volonté, car elle sait que cela ne changera absolument rien d'agir ainsi.

- Et pourquoi cela, jeune Mage?

- Parce qu'imposer quoi que ce soit par la violence revient à affirmer que c'est la violence qui justifie toute chose, alors que la violence est au contraire le recours de ceux qui ne peuvent rallier à eux des individus libres.

- Ah! La liberté! Vous êtes amusantes, avec votre liberté. Ne vous êtes-vous pas dites que c'était justement cette liberté qui avait poussé ces soldats à attaquer notre ville?

- Vous avez tout à fait raison, Seigneur. Excepté sur un point: ce que font ces soldats est mal car ils imposent des actes issus de leur liberté sur les autres. La liberté ne peut être utilisée que par soi-même sur soi-même.

- *La liberté des uns s'arrête où commence celle des autres, c'est ça?*

- Non, pas du tout, Seigneur. Ce n'est pas à la liberté de l'autre d'arrêter la mienne. C'est à moi de définir ma liberté de telle sorte qu'elle n'empêche pas les autres d'être également libres. Les individus libres ne doivent pas être écrasés par les autres. Ils doivent pouvoir se mêler les uns aux autres, sans quoi aucune vie sociale n'est véritablement possible. La liberté en société, c'est d'accepter que l'autre, tant que sa pensée n'est pas une menace à ma propre liberté, puisse penser différemment de moi. Dans le cas contraire, lorsque la liberté de l'un limite la liberté de l'autre, ce n'est rien d'autre que de la violence, car elle tente d'imposer une façon de vivre au détriment de toutes les autres. Ultimement, elle supprime la pluralité des formes que peut prendre la liberté pour ne laisser qu'une seule pensée, qu'un seul choix. C'est pour cela que toute forme de violence est par définition la pire des formes de communication, car elle détruit la possibilité de l'égalité face à la liberté. Et la guerre n'est que la pire de toutes, car elle supprime non seulement la liberté de l'autre, mais également, en l'asservissant ou en le tuant, le potentiel d'expression de sa liberté.

- Vous êtes naïves! Toutes les deux! Vous pensez que vos beaux discours vont changer quoi que ce soit? Personne ne peut arrêter les peuples de se faire la guerre. Personne! La guerre est l'enfant né du désir de toute une nation. Tant que les sociétés existeront, des guerres éclateront!

Ari considéra le vieil homme en face de lui, tout d'abord en silence, puis elle lui sourit, un sourire sans malice ni rancœur, un sourire simple et innocent, et lui dit: «Je suis triste pour vous, Seigneur, d'être à ce point esclave de la violence qu'elle vous semble inéluctable.»

Le vieil homme se redressa, les poings serrés comme s'il voulait frapper la Matapi, mais face à l'expression qu'elle arborait, face à la candeur qui rayonnait d'elle, il s'effondra sur lui-même en silence et se mit à sangloter, presque en silence, jetant sur l'assemblée un voile de

gêne que seule Olida Ter semblait ne pas percevoir. Elle le regardait toujours, les yeux injectés de sang, les articulations de ses doigts devenus blancs sous la pression qu'elle imposait à ses poings. Ari se tourna alors vers elle et prit un poings dans chacune de ses mains tandis qu'elle plongeai son regard dans celui de l'adolescente.

«Ne ressens aucune haine pour cet homme, jeune Olida Ter. Ne ressens aucune haine contre quiconque, je t'en prie.

- Et comment voulez-vous que je fasse cela!? Ma mère et morte sous mes yeux! Une partie de son visage arrachée comme si elle... comme si... nous n'avons rien fait pour mériter ça! Rien! Ceux qui nous attaquent! Nous ne savons même pas qui ils sont. Je suis certaine qu'ils ne savent pas qui nous sommes, eux non plus! Pourquoi nous ont-ils fait ça?! Ils n'avaient aucune raison de nous attaquer! Et ce vieux schnock dit que je dois l'accepter juste parce que c'est la guerre?! Comment ne pas ressentir de la haine dans cette situation?

- Tu as raison» lui répondit Ari tout en se blottissant contre elle, ses bras tout autour d'elle pour la serrer au plus près de son corps. «Tu as raison de ressentir ce que tu ressens, mais ne laisse pas cette haine te définir, ou tu ne pourras plus jamais t'en défaire, et elle te consumeras entièrement. Elle te dévorera et tu ne vivras plus que par elle et pour elle.

- Mais comment faire!?» sanglota Olida Ter, la voix gorgée d'une colère qu'Odia n'aurait jamais pu imaginer exister en sa jeune maîtresse. «Si je le pouvais, je les tuerais tous! Sans exception! Eux! Leur famille! Leur peuple tout entier! Je les massacrerai jusqu'au dernier!

- Je sais que tu le ferais» lui répondit Ari en la serrant encore plus fort contre elle. «Je sens ta fureur! Mais cela ne te rendra pas moins triste ni n'apaisera ta haine. La seule chose que cela fera, c'est de créer la même haine dans le coeur de ceux qui porteront le deuil que tu leur auras imposé, et à leur tour, ils rechercheront l'apaisement de leur haine dans la vengeance, et le cycle continuera, encore et encore, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus personne. Quelqu'un doit rompre ce cycle» continua-t-elle en s'écartant légèrement d'Olida Ter et en lui passant la main sur sa tempe droite afin de replacer une mèche qui collait à sa joue, «et si ce n'est pas nous, peut-être que personne ne le fera. C'est à nous de le faire, Olida Ter. Car peut-être sommes-nous les seules qui peuvent porter le fardeau du pardon.»

Olida Ter plongeai son visage dans le creux du cou de la Matapi et se mit à pleurer comme jamais Odia n'avait vu pleurer quelqu'un. Elle pleurait la mort de sa mère, la mort d'Heide Ilin, la mort de Fin Gea, mais aussi les autres, *toutes* les autres, toutes ces personnes

qu'elle n'avait jamais rencontrées, de sa ville ou d'ailleurs qui, depuis l'aube des temps, étaient mortes alors qu'elles auraient pu continuer de vivre. Et elle pleurait pour tous les survivants, tous ces êtres qui, alimentés par la rancoeur que la douleur avait fait naître, avaient succombé au même chemin que celui dont Ari tentait de l'éloigner, incapable de s'arrêter, incapable de se détourner de cette souffrance dont rien ne pouvait l'extraire, si ce n'était le temps et le pardon.

Odia aurait voulu pouvoir se glisser entre sa maîtresse et Ari. Elle aurait voulu pouvoir aider sa jeune maîtresse comme le faisait la Matapi, mais elle savait qu'elle en était incapable. Cependant, le sentiment d'impuissance qui aurait dû la terrasser ne s'imposait pas à elle. Il était là, pourtant, mais loin, très loin, comme une soif que la vue d'une fontaine rendait moins pénible, car elle avait à présent une idée de la manière dont elle pouvait se soustraire à elle, un moyen de parvenir à combler sa faiblesse. Ce moyen, c'était Ari. Elle voulait devenir comme elle. Elle voulait *être* elle, aussi forte qu'elle, aussi rassurante qu'elle, aussi intelligente qu'elle. Elle voulait être pour les autres ce que Ari était en ce moment pour Olida Ter et pour elle.

Ari desserra son étreinte et fit un pas en arrière, les bras tendus et les mains posées sur les épaules de l'adolescente afin de ne pas rompre immédiatement le contact. Ainsi placées l'une en face de l'autre, Odia pouvait voir avec précision les différences qui existaient entre leurs deux corps. Olida Ter était un peu plus large qu'Ari d'épaules et de hanches et semblait peser un peu plus lourd que la Matapi; pourtant, dans le maintien de sa posture, dans la finesse des muscles de ses bras et de ses jambes, dans la précision qui se manifestait dans chacun de ses gestes, Odia pouvait sentir la puissance d'Ari, autant physique que mentale. Elle aurait pu briser bien des hommes considérés comme forts sans grand effort, se dit Odia, et pourtant, elle n'était que délicatesse avec toutes les personnes autour d'elle. Elle avait le pouvoir, mais n'en faisait ni étal, ni usage. Elle était merveilleuse.

«Est-ce que tu te sens mieux, ma belle amie» demanda Ari à Olida Ter, le visage légèrement baissée et incliné pour plonger directement dans les yeux de l'humaine.

«Un peu oui. Je suis encore un peu énervée, mais ça va passer» lui répondit l'humaine tout en esquissant un demi-sourire qui ne trompa ni Odia, ni Ari. Oui, Olida Ter était encore en colère, mais ce n'était pas une émotion dont elle pourrait se libérer en quelques minutes, ni en quelques jours. Elle avait accumulé en elle une rage qui ne pourrait se dissiper qu'après de longs, très longs efforts.

«Je te fais confiance. Tu as l'air d'être une femme qui trouve les solutions où

qu'elles soient. Tu y arriveras. Mais pour cela, nous allons devoir réussir à quitter Ibael-Bourg.»

À ces mots, l'attention de la salle s'électrisa. Givot Pla, qui avait gardé le silence durant toute l'altercation entre sa fille et le vieil homme, se redressa non sans peine, refusant d'un geste de la main le soutien que la vieille femme voulut lui apporter, et vint se placer à deux pas du flanc droit d'Ari.

«Avez-vous un plan?»

La question avait été sur toutes les lèvres, mais personne n'avait encore osé la formuler. Pour tout le monde dans l'abri, l'extérieur était devenu synonyme de danger. Pourtant, tous savaient qu'ils n'auraient pas le choix que de l'affronter. Rester signifiait mourir. Peut-être plus tôt. Peut-être plus tard. Personne n'en savait rien.

S'ils choisissaient de sortir, la probabilité de survivre chuterait de manière drastique dès l'instant où ils poseraient le pied dehors.

Dans un cas comme dans l'autre, plus ils attendaient, plus leur taux de survie diminuait.

Ils n'avaient pas le choix. Ils devaient tenter de fuir.

Odia regarda les six autres personnes présentes. Excepté Pavel Tel dont le regard, bien qu'un peu plus clair qu'avant, semblait toujours terni par les événements, tout le monde fixait Ari du regard. Cette dernière tourna la tête en direction de Seur Cin Vaaler et laissa filtrer, sous ses lèvres fines, la pointe de ses crocs.

«Je pense que oui.»